

QUAND BERNARD-HENRI LÉVY JUGE BHL

j'essaie de faire mon boulot. On peut être Le Clézio ou Blanchot, et décider que les affaires du monde ne vous concernent guère. Ce n'est pas mon cas. J'ai choisi de croire, allez savoir pourquoi, qu'un écrivain est en dette à l'endroit du monde... Mais bon. Je ne suis pas non plus un robot du bien et du vrai. Ni un saint de l'humanisme moderne. Et c'est vrai, aussi, que je ne renonce à rien, et surtout pas à cette passion de l'ubiquité. C'est une passion assez fréquente chez les romanciers. Ça l'est moins pour les philosophes. Mais voilà. J'ai pris l'habitude depuis longtemps de céder aussi peu que possible sur mon propre désir.

ELLE. Alors, pourquoi n'écrivez-vous plus de roman ?

B.H.L. Justement, peut-être parce que je fais des reportages. Mais j'insiste encore sur l'ubiquité. Les philosophes, en

sens politique. C'est cette invisibilité jouée qui attire tous les regards.

ELLE. Comme vous, avec votre chemise blanche et vos cheveux...

B.H.L. Sollers dit très bien ça : beaucoup se montrer pour mieux se cacher.

ELLE. Est-ce que vous vous regardez à la télévision ?

B.H.L. Jamais.

ELLE. Et dans la glace ?

B.H.L. Oui, quand je me rase. C'est-à-dire pas si souvent.

ELLE. Vous vous moquez du temps qui passe ?

B.H.L. Non. J'ai envie que l'aventure dure le plus longtemps possible. Mais je me fous de vieillir. Je ne suis pas jeuniste. Je ne pense pas que les femmes deviennent moins jolies avec le temps. Et je ne crois pas non plus que les hommes soient moins intéressants quand ils deviennent vieux.

ELLE. Vous dites que, dans la vie courante, vous

ELLE. Dans votre livre, vous êtes sévère avec le jeune homme que vous étiez : « Orgueil, ivresse, amour de soi... inutilement compliqué. » Vous trouvez-vous plus sympathique aujourd'hui ?

B.H.L. Ce dont je suis sûr, c'est que j'ai changé. Mais en restant fidèle, là aussi, aux rêves, aux colères, aux indignations de ma jeunesse.

ELLE. On ne vous voit jamais sourire...

B.H.L. Si vous saviez...

ELLE. Est-ce que vous riez parfois de vous-même ?

B.H.L. J'ai même écrit un livre là-dessus. Ça s'appelle « Comédie ». Et il y a encore des pages dans ce livre sur la guerre, où l'autodérision ne me semble pas tout à fait absente.

ELLE. Vous écrivez : « En finir avec ma vieille névrose lyrique, mon désir d'épopée, mon côté homme d'action déguisé en journaliste. » Serait-ce le BHL de demain ?

« Je me fous de vieillir. Je ne suis pas jeuniste. Je ne pense pas que les femmes deviennent moins jolies avec le temps. Et je ne crois pas non plus que les hommes soient moins intéressants quand ils deviennent vieux. »

général, sont des hommes à idées fixes. Disons que j'ai plusieurs idées fixes et que je vais de l'une à l'autre.

ELLE. Sans jamais avoir le sentiment de vous égarer ?

B.H.L. M'égarer, oui. Me contredire ou me trahir, non. Et, quant à ce qu'en pensent les gens, ce n'est pas si important.

ELLE. On a du mal à croire que vous vous fichez de votre image.

B.H.L. Et, pourtant, je crois que si.

ELLE. Par exemple, autrefois, vous étiez « chemise ». Aujourd'hui, vous êtes plutôt « T-shirt »...

B.H.L. Quel événement ! Vous ne trouvez pas que ces histoires de chemise, ça commence à bien faire ? Je vais vous raconter une histoire : un jour, il y a vingt ans, Catherine Clément rend compte d'un « Apostrophes » dans « Le Matin de Paris ». Par habitude, pur effet de rémanence rétinienne, elle écrit : « BHL, avec son éternelle chemise blanche ». Manque de chance, ce jour-là, je portais un pull noir.

ELLE. Dans votre livre, vous parlez tout de même du « photogénique passe-montagne » du sous-commandant Marcos.

B.H.L. Oui. Mais, dans son cas, ça a un

ne voyez rien et que vous attendez de vos proches qu'ils vous disent le temps qu'il fait.

B.H.L. (Rires.) J'exagère un peu. Mais c'est presque vrai.

ELLE. Seriez-vous myope ?

B.H.L. Bien vu !

ELLE. Quand vous allez en Afghanistan, là, vous voyez ?

B.H.L. C'est vrai que, dans ces moments-là, j'ai un peu le sentiment d'une ancienne faculté atrophiée qui se remettrait soudain à fonctionner. Ça peut paraître bizarre. Mais c'est comme ça. Je ne me l'explique pas.

ELLE. Là, on est chez vous, dans un bel appartement plein de belles choses. Etes-vous sensible à tout ça ?

B.H.L. Oui, aussi.

B.H.L. Oui et non. Je suis plus modeste qu'autrefois, sûrement. Plus apaisé. Mais je sais, en même temps, que je ne renoncerai jamais tout à fait à ce goût de l'action, à cette envie de faire bouger les choses. Quand je tourne « Bosna ! », c'est quand même avec l'idée – absurde ou pas, ce n'est pas la question – d'aider les combattants de Sarajevo, de peser sur le cours de la guerre. Quand je raconte, ici, dans ce livre, mon amitié avec le commandant Massoud, c'est encore, je m'en rends compte, avec, en tête, un reste du modèle Lawrence, cette version anglo-saxonne du modèle Malraux. Vous voyez : on ne prend pas si facilement congé de soi-même. ■

DES « RÉFLEXIONS » INDISPENSABLES

A rebours des « instant books », publiés à la va-vite sur les événements du 11 septembre, « Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'Histoire » propose une analyse en profondeur des conflits d'aujourd'hui. Des guerres oubliées – Burundi, Angola, Sri Lanka... –, dont il a été le témoin privilégié, aux frappes en Afghanistan, Bernard-Henri Lévy s'interroge. Pourquoi cette guerre d'un nouveau genre ? Qu'est-ce qu'un kamikaze ? Que veulent les terroristes ? Avec, en filigrane, cette question angoissante : et si ces peuples du tiers-monde, enlisés dans des guerres oubliées, venaient à leur tour jeter leurs morts à nos pieds. Indispensable.